

les branches de la vieille tchinara (platane d'Orient). A chaque bruit inattendu, le jeune Cosaque prêtait avidement l'oreille, clignait des yeux, tâtaït lentement la détente de son fusil. Tout à coup un tronc flottant, surmonté d'une longue branche, lui apparaît sur l'eau. Il remarque aussitôt que le tronc, au lieu de tourner au gré du flot et de descendre avec le courant, remonte la rivière. Il y a ici quelques minutes d'une émotion singulière : tout le drame intime qui s'agitait dans cette âme de jeune sauvage s'exprime avec tant de vérité et de force que nous en venons à suivre, comme lui, la voix de l'instinct farouche qui le mène ; il épaule son fusil et attend, le cœur palpitant à l'idée qu'il pourrait manquer son gibier humain ; enfin il tire, en murmurant par habitude : Au nom du Père et du Fils... Le tronc d'arbre s'arrête, et dévale rapidement, déchargé du poids qu'il portait.

« Et quand les Cosaques sont arrivés en nombre (en cas de surprise, on est d'abord allé chercher du renfort), quelle scène que celle où l'heureux tireur s'éance dans l'eau pour aller recueillir sa pêche et jette le cadavre « comme une carpe » sur le bord ! Quelle couleur barbare dans les exclamations des assistants : « Qu'il est jaune ! » dit l'un. « C'était un vrai djighite, » dit un autre, sa barbe est peinte et taillée ». Séance tenante, le chef réclame le fusil ; un Cosaque achète le caftan pour une pièce d'argent ; un autre promet deux seaux d'eau-de-vie pour le poignard ».

Citons encore ce passage de la remarquable nouvelle intitulée *Trois Morts*, dans laquelle Tolstoï, après avoir dépeint la mort d'une vieille princesse et celle d'un paysan, décrit en ces termes magnifiques la mort d'un chêne :

« A la première heure, à l'aube, Sérioga prit une hache et se rendit dans le bois. Une buée froide, opaque, continue, que le soleil n'éclairait pas encore, couvrait tout. L'Orient s'allumait insensiblement, reflétant sa couleur pâle dans la voûte du ciel voilé par de légers nuages. Pas un brin d'herbe en bas, pas une feuille en haut qui remuât. Parfois seulement des battements d'ailes, qu'on entendait bruiser dans les fourrés, ou quelque bruit furtif sur le sol troublaient le silence de la forêt. Tout à coup un son étrange, insolite, résonne et meurt sur la lisière. Mais de nouveau, il rendit et se répète cadencé au pied de l'un des arbres immobiles. Une des cimes se mit à vaciller extraordinairement. Les feuilles pleines de sève murmuraient ; la fauvette perchée sur une de ses branches, voletait par deux fois en sifflant et, remuant sa petite queue, se réfugia sur un autre arbre. Les coups de hache retentissaient de plus en plus sourds ; les éclats blancs et humides de sève retombaient sur le gazon, et un faible craquement se faisait entendre dans l'intervalle des coups. L'arbre tressaillit de tout son corps ; il se pencha puis se redressa vivement, en chancelant avec effroi sur ses racines. Il se fit un silence, mais l'arbre s'inclina de nouveau ; un craquement déchira son tronc ; cassant ses rameaux, entraînant ses branches, il s'écrouta de tout son haut sur la terre mouillée. Les bruits de hache et de pas s'arrêtèrent. La fauvette siffla et vola plus haut. Une brindille qu'elle frôla de ses ailes, se balança un moment, puis redevint, comme les autres, immobile de toutes ses feuilles. Et sur l'emplacement libre, les arbres étendant leurs branches tranquilles, resplendissaient plus joyeux. Les premiers rayons du soleil, transperçant les nuages, éclatèrent dans l'azur et coururent sur la terre et dans le ciel. Le brouillard ondulait dans les coulées, la buée irisée se jouait dans la verdure ; des nues blanches et transparentes filaient rapidement sur le bleu de la voûte. Les oiseaux voltigeaient sous le couvert et chantaient éperdument des hymnes d'allégresse. Tout en haut, les feuilles pleines de suc murmuraient joyeusement et les branches des arbres vivants remuaient lentement, majestueusement, au-dessus de l'arbre abattu et mort ».

Tolstoï assemble le roman comme Shakespeare assemble le drame. Personne n'a retrouvé avec une telle puissance d'originalité les secrets de l'auteur du *Roi Lear* et de *Hamlet*. On a dit qu'il avait en peinture la grandeur de Rousseau. Il a aussi l'éclat de coloris et la science des masses de Rubens. Pour se faire une idée exacte de sa manière, il faut visiter le musée Wiertz de Bruxelles et

s'arrêter devant la « Révolte des anges, la Mort de Patrocle, la Puissance humaine atteignant les astres ou le Triomphe de Jésus. Aussi ses romans ne supportent-ils point l'analyse : il faut les lire au risque de s'y égarer. Et lorsqu'on s'est résolument engagé dans ce chemin, qui se change fréquemment en labyrinthe, lorsqu'on a eu le courage de suivre le développement d'une même observation pendant des pages et des pages, on se sent tout à coup élevé au-dessus de la terre, un air plus libre pénètre à flots dans les poumons ; l'âme a brisé les chaînes prosaïques qui l'attachent au monde matériel dont nous sommes entourés, elle vit de tout ce qui fait son essence, et refaisant sur elle-même les observations de l'échevain, elle a conscience du rôle de cette humanité à laquelle sa destinée l'associe ici-bas. Impassible, comme l'est toujours Tolstoï lui-même, elle voit d'un regard calme ce qui fait défaut à cette humanité, pour qu'elle arrive à ce bonheur, objet de tant de vœux stériles, et elle comprend qu'une seule chose importe au salut du monde : la morale ; et que cette morale est toute dans les préceptes de l'Évangile.

Disons toutefois que l'Évangile de Tolstoï s'écarte de celui qui fait le fondement de la foi catholique. Sa doctrine, qu'il propage aujourd'hui en s'y appliquant exclusivement, et en renonçant à toute autre pensée, tient tout entière dans cinq commandements : 1o Soyez en paix avec tout le monde, ne vous permettez pas de considérer quelqu'un comme vil ou insensé ; 2o Ne violez pas les liens conjugaux ; 3o C'est le serment qui entraîne les hommes au péché : sachez que c'est un mal et ne vous liez par aucune promesse ; 4o La vengeance ou justice humaine est un mal ; ne l'exercez sous aucun prétexte, supportez les offenses et ne rendez pas le mal ; 5o Sachez que tous les hommes sont frères et fils du même père ; ne rompez pas la paix avec qui que ce soit, sous prétexte de nationalité.

Comme l'a fort bien résumé en France, M. Dupuy, la doctrine politique qui dérive de cette doctrine religieuse n'admet ni les tribunaux, ni les frontières des États. La doctrine sociale à laquelle ce dogme religieux et politique doit conduire est la suppression de la propriété, et la proclamation du communisme.

#### LE SUPPLICE DU SEL

Pierre Loti vient de publier, à la librairie Calmann-Lévy, la relation de son voyage au Maroc : ce livre est ce que sont tous ceux de Pierre Loti : une succession de pages ravissantes, où les détails de mœurs observés et racontés comme sait le faire l'auteur, alternent avec des descriptions charmantes, pleines de grâce et de poésie. Nous extrayons de ce volume les détails d'un supplice atroce, infligé aux voleurs de grande route : *le supplice du sel*.

... C'est le barbier du sultan qui est chargé de l'exécution. Dans un lieu public, sur la place du marché, de préférence, on lui amène le coupable garrotté solidement. Avec un rasoir, il lui taille à l'intérieur de la main, dans le sens de la longueur, quatre fentes jusqu'à l'os. En étendant la paume, il fait ensuite bâiller le plus possible les lèvres de ces coupures saignantes, et les remplit de sel. Puis il referme chaque main ainsi déchiquetée, introduit le bout de chaque doigt replié dans chacune des fentes, et pour que cet arrangement atroce dure jusqu'à la mort, il coud, par-dessus le tout, une sorte de gant bien serré, en peau de bœuf mouillée, qui se rétrécira encore en séchant. La couture achevée, on ramène le supplicié dans son cachot, où, par exception, on lui donne à manger, pour que cela dure. Dès le premier moment, en plus de la souffrance sans nom, il a cette angoisse de se dire que ce gant horrible ne sera jamais retiré, que ses doigts engourdis dans la plaie vive n'en sortiront jamais, que personne au monde n'aura pitié de lui, que ni jour, ni nuit il n'y aura trêve à ses crispations ni à ses hurlements de douleurs. — Mais le plus effroyable, à ce qu'il paraît, ne survient que quelques jours plus tard — quand les ongles, poussant au travers de la main, entrent toujours plus avant dans cette chair fendue... Alors, la fin est proche : les uns meurent du tétanos, les autres parviennent à se briser la tête contre les murs... »

PIERRE LOTI.



M. J. S. BOUSQUET

Le magistral exposé financier que nous publions cette semaine, nous faisait un devoir de reproduire aussi les traits de l'auteur qui s'est placé, par cette pièce, au rang des maîtres de la finance.

Son portrait a donc sa place marquée dans LE MONDE ILLUSTRÉ et nous la lui laissons occuper avec plaisir.

D'ailleurs, M. Bousquet n'est pas un inconnu, arrivé au premier plan du jour au lendemain ; c'est une physionomie montréalaise et aimable, familière à tout le monde commercial. Il avait déjà fait sa marque.

Doux, affable, de relations sûres, toujours serviable, il est estimé et aimé de tous ceux qui font commerce avec la Banque du Peuple, cette vieille institution qu'il administre avec le plus grand succès.

Physiquement, M. Bousquet est de taille haute et très délicate ; très brun, l'œil vif, il a cet extérieur qui sent à première vue le dût et intelligent travailleur, doublé de l'homme du monde,

M. Bousquet a trente-cinq ans et compte déjà quinze ans de bons services à la banque. A cet âge et parvenu à la haute position qu'il occupe, c'est un diplôme d'honneur, d'intelligence et d'aptitudes, assez rare de notre temps.

Aussi, c'est un enthousiaste de la finance, et les renseignements et les statistiques contenus dans son magnifique exposé attestent hautement de ses brillantes aptitudes financières et de son amour de ces choses.

La presse montréalaise est remplie d'éloges à son égard.

L'homme des champs est toujours forcé de regarder le ciel et d'en attendre quelque chose qui ne sera donné ni aux conjurations de sa puissance, ni aux impatiences de son désir. Il n'arrachera du ciel, quoi qu'il fasse, autrement que par la prière, ni une goutte d'eau pour ses blés, ni un rayon de soleil pour ses vignes. S'il peut (le peut-il ?) écarter la foudre de sa demeure, il cherche vainement à empêcher la pluie de noyer ses moissons ou la sécheresse de les dévorer. — L. VEUILLOT.

Il faut rougir de commettre des fautes et non de les avouer.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodements en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique. — DE LÉVIS.